

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1932

**Discours prononcé par M. BEAULAVON,
Inspecteur de l'Académie de Paris
Président du Conseil d'administration du Lycée Buffon**

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Collègues,
Mes chers Amis,

Dans une distribution des prix, quelle peut bien être la fonction du président ? Il n'a pas à maintenir l'ordre, que personne ne songe à troubler. Il n'a pas à diriger des débats, encore moins à recueillir des votes. Est-il vraiment indispensable qu'il annonce les phases de la cérémonie ? Elle se déroule d'elle-même, selon des rites qu'assure une longue tradition, et la musique, comme dans les batailles de Shakespeare, en sépare les épisodes, présente et salue les vainqueurs. A la réflexion, ce qu'on peut attendre d'un président, m'a-t-il semblé, c'est qu'il joue le rôle du chœur dans la tragédie antique et qu'il se fasse, pour quelques instants, l'interprète du sentiment de tous. C'est ainsi du moins que je veux comprendre aujourd'hui ma mission.

Je dois d'abord, pour la remplir, féliciter M. Zévaco de son brillant et substantiel discours, paré de toutes les grâces, riche de savoir et de pensée. L'éloge de la linguistique trouvait ici des auditeurs de choix, car le Lycée Buffon compte, pour son honneur, d'éminents maîtres de cette science ; le monde savant applaudit au succès du Dictionnaire étymologique que vient de publier le Président de votre Amicale, M. Oscar Bloch. Mais M. Zévaco a su tirer de son sujet des idées qui s'adressent à tous les esprits et dont l'intérêt profond ne peut échapper à personne. Permettez-moi de m'arrêter un moment sur quelques-uns des thèmes qu'il propose à notre réflexion.

Un des privilèges de la science, c'est de nous faire mieux sentir le mystère des choses. Nous vous savons gré, Monsieur, de nous avoir signalé, après Socrate, l'étonnante merveille qu'est le langage. Au fond, pourquoi parlons-nous, alors que l'animal, souvent si proche de nous, si accessible au dressage, à l'éducation, reste invinciblement muet ? Pourquoi des singes, capables – au moins en certaines espèces, peut-être en certains individus – d'un raisonnement qui ressemble au nôtre, d'une réflexion qui se termine en intuition et en invention, pourquoi ne peuvent-ils pas dépasser le cri et le geste ? Ni l'aboiement du chien, ni le chant de l'oiseau, cette merveille aussi, ne sont langage. C'est ici la barrière qui, selon la vue profonde de Descartes, sépare l'animal de l'homme. Pourquoi l'avons-nous franchie ? L'observation de l'enfant instruit peu, car il ne nous apparaît que couvé et dirigé par la société ; en lui, nature et imitation se mélangent inextricablement. Les hypothèses sur la jeunesse de l'humanité ne vont point sans arbitraire et ne fournissent ni faits ni preuves. Il y a peut-être un cas, un cas unique, privilégié, où nous apercevons, presque à sa naissance, le phénomène du langage : celui des sourds-muets-aveugles. Je ne parle des simples sourds-muets, car, chez eux, la vue unit

encore l'enfant au groupe social, l'entoure d'exemples humains : ils voient la parole à l'œuvre dans le spectacle du monde. Mais les sourds-muets-aveugles, songeons-y bien, quelle profonde et quasi-prison ! Un seul pont pour communiquer avec les hommes, la sensation du toucher, le contact immédiat et brutal de notre corps avec les autres corps : cela, et rien d'autre ; car l'odorat et le goût ne jouent ici pratiquement aucun rôle. Les sourds-muets-aveugles, dont on nous a retracé minutieusement l'extraordinaire histoire, une Helen Keller, une Marie Heurtin sont d'abord à peines des êtres humains : de petits animaux sombres, violents ou torpides, que l'on s'applique avant tout à dresser. On y réussit, comme avec l'animal ; on établit entre eux et nous un système de signes ; on leur apprend à réagir par un acte à une pression déterminée, à signifier, par un contact, leur besoin ou leur désir. Mais jusque-là, nul progrès véritable ; aucun pas vers le langage ; la barrière subsiste, la même que pour l'animal dressé. Puis un jour, l'éclair, la révélation, la merveille : l'enfant infirme qui se prêtait, hargneux ou résigné, aux contacts imposés, tressaille soudain, s'éveille, comprend : pour Helen, c'est à l'occasion d'un gobelet qu'on remplit d'eau, puis qu'on vide, tandis que l'on écrit du doigt sur sa main le mot « Water » ; pour Marie, il s'agit d'un couteau qu'on lui enlève et qu'on lui rend ; dans les deux cas, même scène de brusque révélation intérieure : l'enfant devine, saisit obscurément mais puissamment que ce signe est langage, que ce jeu machinal des contacts exprime quelque chose de profond, de spirituel, de *général*, que des âmes tentent de communiquer avec la sienne. Et désormais, c'est la main de l'enfant qui se tend, c'est lui qui provoque, commence, esquisse les mouvements significatifs : en quelques heures, un progrès décisif est accompli ; en quelques jours, Helen, Marie, sont en possession d'un langage ; elles ont franchi le saut de l'animal à l'homme, elles ont des esprits, des âmes ; la vie sociale leur est ouverte. Nous avons surpris là, sinon la naissance, du moins la révélation du langage, et c'est un phénomène d'intelligence. Nous ne voyons pas se perfectionner peu à peu une lente habitude mécanique : c'est, dès le début, la pensée qui, à travers les plus épais obstacles, trouve l'art d'utiliser quelques-uns des mouvements organiques que met à sa disposition la nature. La bête reste muette parce qu'elle ne peut s'élever jusqu'à comprendre la portée générale du signe : l'homme parle parce qu'il est intelligent. Comme la science et l'art, l'homme doit le langage à sa nature d'homme, parce qu'elle contient la pensée, et par conséquent l'invention de la liberté.

M. Zévaco nous a aussi décrit, en termes dont une poésie délicate et discrète prolongeait la signification évocatrice, notre lointain ancêtre, l'homme primitif, l'homme d'avant le langage, que le sentiment éveille en face de la nature et de ses semblables, qui ne peut que rêver sa pensée, incapable d'abord de l'exprimer et de la fixer. Dans le beau livre que le plus illustre philosophe notre temps, M. Bergson, vient de publier, une importante idée revient souvent, à laquelle vous m'avez fait songer : c'est que l'homme primitif n'a jamais disparu ; il est nous-même ; nous n'avons pas changé ; l'homme de la nature, c'est l'homme éternel. Non certes que M. Bergson conteste la réalité du progrès, l'évidence des transformations de tout ordre où s'inscrit l'histoire de l'humanité. Mais il ne croit pas que ces acquisitions successives aient eu jamais le pouvoir de s'incorporer à notre organisme jusqu'à se faire héréditaires et de transformer notre nature originelle. Il tient pour incertain, et même invraisemblable, que nous transmettions à nos fils nos acquisitions viagères : l'hérédité en tout cas ne saurait les fixer comme des traits durables de l'espèce. Prenons cette thèse bergsonienne pour admise : combien grand nous apparaît alors le rôle de l'éducation, et particulièrement du langage. Si aucune des conquêtes de l'homme social ne met sa marque profonde sur le corps et ne se solidifie en hérédité, tout le progrès dépend de la transmission que la société assure entre les

génération ; il est à la merci des institutions et des volontés. C'est seulement la conservation des méthodes, des découvertes, des inventions qui met peu à peu tant d'intervalle entre l'humanité primitive et l'humanité moderne : or la mémoire des sociétés ne peut être que l'éducation.

C'est dire, Monsieur, que le langage, par qui seul sont fixées et communiquées toutes les expériences intérieures des hommes, par qui seul la société réussit à s'introduire dans l'individu et à y implanter son ordre, peut-être grossier, sa discipline parfois desséchante, ou mortellement humiliante, est pourtant au fond l'instrument capital de la libération de l'espèce humaine, la condition de tous ses progrès ; et c'est dire aussi que quiconque se consacre à l'éducation des hommes se fait du même coup le serviteur du langage, comme les génies d'Aladin, dans le vieux conte des Mille et une Nuits, se proclamaient les « serviteurs de la lampe merveilleuse ». On s'efforce bien de lui commander, mais, comme à toute la nature, on ne commande qu'en obéissant. A travers le langage, par le moyen des mots patiemment et méthodiquement maîtrisés, les éducateurs s'appliquent à l'invraisemblable tâche de ne rien laisser perdre du passé qui soit fécond pour l'avenir et à maintenir le génie humain au fragile niveau où tant de générations ont, tant bien que mal, fini par le porter. Tâche difficile qui dépasserait singulièrement nos seules ressources, mes chers collègues, si nous n'avions la collaboration silencieuse et continue de toutes les forces sociales, de la famille et du milieu, et surtout si l'enfant n'apportait la richesse, parfois inépuisable, de sa spontanéité, la divination lumineuse qui lui permet d'assimiler en quelques années les aptitudes et les méthodes, sinon les connaissances élaborées par de longs siècles. Tâche si nécessaire au progrès de l'humanité que peut-être quelque reconnaissance est-elle légitimement due à ceux qui l'ont bien remplie.

Puisqu'il est entendu que je dois être aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, votre interprète, vous sentez qu'il me reste maintenant un autre devoir à remplir : je dois saluer à leur départ les maîtres qui nous quittent, M. Rey, professeur de Quatrième, M. le Proviseur Bailly, pour qui l'heure de la retraite a sonné. Si l'on m'a confié et si j'ai accepté l'honneur de cette présidence, c'est pour que je puisse exprimer, avec plus de liberté, sinon d'autorité, le regret unanime qu'ils laissent au Lycée Buffon et l'hommage que nous leur devons ; j'y veux apporter la simplicité qui est dans nos traditions universitaires, et je tairai notre émotion.

M ; Rey abandonne sa tâche avant la date fatidique parce ce qu'il s'y est prodigué et que sa santé compromise lui fait craindre de n'y pouvoir plus suffire. Vous savez, mes chers amis, vous qui êtes ou qui avez été ses élèves, vous, Mesdames et Messieurs, qui lui avez confié vos enfants, quel a été le dévouement, la conscience de ce maître irréprochable, la clarté et l'efficacité de son enseignement, son autorité paternelle et d'autant plus respectée : tous ceux qui l'ont pu voir à la tâche lui en ont rendu témoignage. Non moins active, non moins dévouée, non moins fatigante peut-être, a été son œuvre corporative : défenseur énergique et courtois des intérêts matériels et moraux des professeurs qui l'avaient élu, il a longtemps exercé la présidence de votre Amicale ; quand il lui a fallu accepter, malgré les scrupules de sa modestie, les responsabilités beaucoup plus lourdes de la présidence de la Société des Agrégés, poste difficile où l'on risque de ne contenter tout à fait personne, il ne s'est pas dérobé ; il a rempli simplement et fermement sa mission ; quand il s'en est retiré, il avait réussi à mériter, avec l'estime de ses chefs, la reconnaissance de tous ses collègues. Votre amitié,

Messieurs, qui ne s'est jamais démentie, le suivra dans sa retraite, ainsi que le souvenir affectueux de ses élèves.

M. Bailly dirige depuis quatorze ans le lycée Buffon ; avec quelle maîtrise, avec quel succès, vous le savez tous : nous avons peine à imaginer la maison sans lui.

Je ne sais si le destin l'avait marqué en naissant pour devenir le modèle des proviseurs, mais quand je l'ai connu pour la première fois, il y a une bonne quarantaine d'années, dans le groupe imposant des vétérans de Louis-le-Grand, dans la rhétorique alors fameuse de Merlet et d'Hatzfeld, il jouissait déjà d'une sorte d'autorité et d'un prestige personnel : en toute simplicité, avec équilibre, bonne grâce, résolution et sang-froid, il était déjà le chef qu'il est resté toute sa vie. Au débarqué de sa province, il avait débuté par des succès impressionnants. Gustave Merlet, un jour de colère, s'écria (je l'entends encore) : « Personne dans cette classe, personne n'entrera à l'Ecole Normale, pas même M. Bailly ! » Ce mot « pas même M. Bailly » marquait sa place parmi nous. Il arriva que le pronostic de notre vieux maître fut, M. Merlet l'espérait bien, démenti par plus d'un, mais il se vérifia pour Edouard Bailly : au moment où, brillamment admissible, celui-ci affrontait un oral que tout annonçait victorieux, la maladie le terrassa brusquement, peut-être la seule maladie de sa vie, et il dut abandonner le concours. Le sort n'avait trouvé que ce moyen pour l'empêcher d'entrer à l'Ecole Normale.

M. Bailly n'en devint pas moins aisément professeur ; mais son vrai destin l'appelle : à 34 ans, le voilà proviseur. On le nomme au lycée de Bar-le-Duc pour y faire la première expérience de l'autonomie des lycées, régime qu'il avait préconisé dans une revue. Deux ans plus tard, il reprend l'expérience, dans des conditions plus difficiles, toujours avec le même succès, à la tête du lycée du Havre. Un an à Bordeaux, et il est appelé à Paris, proviseur de Saint-Louis en 1910, proviseur de Buffon en 1918.

Des tâches complexes s'imposent à un proviseur ; il n'a été inférieur à aucune : à toutes il a donné sa marque ; pour lui, responsabilité signifie toujours initiative et ingéniosité. Les circonstances lui ont réservé partout la surveillance ou la direction d'importants travaux de construction : il aura été un grand bâtisseur. Au Havre, à Bordeaux, il bâtit déjà ; à Saint-Louis, il préside à la reconstruction presque complète de l'ancienne maison. A Buffon, dont il prend la direction à la fin de la guerre, alors que le lycée, transformé en hôpital, n'a plus autour de lui que quelques services dispersés, il réorganise, il installe, il assure le nouvel et brillant essor de l'établissement reconstitué ; puis c'est l'édification du petit lycée que vous avez vu naître et qui s'achèvera demain – ou après-demain.

Nos lycées d'aujourd'hui, quoi qu'on en dise, ont bien des traits nouveaux : on veut que l'enfant s'y porte bien, qu'il y devienne actif, agile et fort. M. Bailly a marché avec ardeur, à la tête de ses élèves, dans la voie des sports et des exercices physiques ; des succès brillants, dont vous êtes fiers, mes amis, il lui revient une grande part. Nul proviseur de France n'avait plus de droits que lui à la grande Médaille d'or de la Reconnaissance des sports que lui a récemment et justement décernée la FFA, je veux dire, Mesdames, la Fédération Française d'Athlétisme.

Mais un lycée français, ce n'est pas seulement un bâtiment, des pierres avec un nom sur un fronton, ni un club de jeunes et vaillants sportifs, c'est avant tout une maison d'instruction et

d'éducation, où, sous la direction et l'exemple de maîtres de profonde culture, doit s'opérer cette transmission du passé, cette préparation de l'avenir, sans lesquelles, je vous le montrais tout à l'heure, il n'y aurait pas de civilisation humaine. M. Bailly n'a point méconnu sa tâche essentielle. Par sa valeur et ses travaux personnels distingués, ses publications d'humaniste lettré et de moraliste, il s'imposait à la confiance des professeurs ; il savait aussi ce qu'il fallait, ce qu'on pouvait obtenir des élèves. S'occupant de tout, surveillant lui-même les plus petits détails, s'inquiétant de tous pour soutenir, reprendre ou encourager, il a su provoquer les efforts nécessaires et succès, là encore, a répondu. Dès le rétablissement du Concours général, il y a dix ans, alors que les vieux lycées marquaient quelque peine à rattacher leur présent à leur glorieux passé, Buffon a pris l'habitude de marcher hardiment en tête des établissements parisiens.

Mais ce n'est pas à M. Bailly qu'on pourrait jamais reprocher d'avoir sacrifié au développement de l'intelligence la formation du caractère, la culture morale, que l'enseignement secondaire se refuse à en séparer. Hors du lycée, il avait su trouver d'invraisemblables loisirs pour les consacrer à l'œuvre des Pupilles de l'Ecole, fondée en pleine guerre par le recteur Liard ; il en est depuis 17 ans le Trésorier général, c'est-à-dire, soyez-en sûrs, la cheville ouvrière. Au lycée, confident et conseiller, à toute heure, des familles et des élèves, parfois des maîtres, il a tout fait pour maintenir dans cette maison, par son tact, sa bonté, sa justice, son exemple, cette haute tenue morale sans laquelle notre œuvre serait vaine. Dans doute, il m'en voudrait de paraître l'oublier, il a été secondé dans cet effort par des collaborateurs excellents, compétents et dévoués, qui ont travaillé à ses côtés de tout cœur, avec la confiance et la fierté de gens qui se savent bien commandés ; mais c'est leur pensée même que j'exprime, c'est celle de tous ceux qui m'écoutent, en reconnaissant la grande part qui revient personnellement à M. Bailly dans la prospérité du lycée Buffon.

A l'heure où M. le Proviseur Bailly doit, en pleine force, - prêt à rendre encore bien des services qu'on ne manquera pas, j'espère, de lui demander, - quitter cette maison à laquelle il a tant donné, je suis heureux de m'être trouvé là, témoin amical des débuts et du terme de sa belle carrière, pour lui dire publiquement vos regrets, votre gratitude et votre affection, et, puisque je tiens d'eux cette mission, pour le remercier de son œuvre universitaire au nom de M. le Recteur de l'Académie de Paris et de M. le Ministre de l'Education nationale.

Georges BEAULAVON

(1869-1943)

Agrégé de philosophie (1893)

Professeur de philosophie dans divers lycées (1894-1929)

Inspecteur de l'Académie de Paris (1930-1934)